

L'évêque Foulque dans la « Chanson de la Croisade albigeoise »

par Francesco ZAMBON

Personnage controversé s'il en fut, Foulque ou Folquet de Marseille a été à la fois l'un des plus grands troubadours occitans et un protagoniste de l'histoire politique et religieuse d'Europe dans la première moitié du XIII^e siècle, pour devenir bientôt, avant même sa mort, un véritable héros - voire un antihéros - de la littérature médiévale.

Il conviendra de commencer par un prologue au ciel. Foulque est en effet le protagoniste du chant IX du *Paradis* de Dante, où le poète florentin le rencontre et s'entretient avec lui dans le ciel de Vénus, celui des esprits soumis à l'amour. Il en avait déjà cité dans le *De vulgari eloquentia* (II 6,6) la chanson *Tan m'abellis l'amoros pensamen* comme un exemple du *gradum constructionis excellentissimum*, du « degré le plus élevé de construction », et en avait abondamment exploité le langage poétique dans le seul passage de la *Divine Comédie* qui ne soit pas écrit en italien, le propos en occitan d'Arnaut Daniel, à partir du premier vers : *Tan m'abellis vostre cortez deman* (Purg. XXVI 140) qui évoque l'incipit de Folquet *Tant m'abellis l'amoros pessamens*. C'est bien à cause de ses chants amoureux que celui-ci est placé dans le ciel de Venus, à côté de deux femmes célèbres pour leurs excès érotiques et rachetées ensuite par la foi : Cunizza da Romano, chantée par le troubadour mantouan Sordello da Goito, et Rahab, la courtisane de Jéricho qui aida Josué à s'emparer de la ville et fut ainsi accueillie au milieu d'Israël. De même, Foulque égala en ardeur amoureuse - avoue-t-il maintenant à Dante - les plus fameux amants de l'antiquité : Didon, Rhodopé, Hercule ; mais il orienta ensuite l'élan de son *affetto* vers le bien, en le transformant en amour de Dieu. C'est lui qui, après avoir raconté sa propre histoire, explique à Dante que l'esprit qui resplendit à côté de lui (w. 112-114 : *la lumera / che qui appresso me cosi scintilla / come raggio dí sole in acqua mera* : « ce flambeau qui près de moi si joyeux étincelle / comme rai de soleil parmi l'eau claire »)¹ est celui de Rahab, la première âme qui fut libérée de l'enfer par le Christ ressuscité car elle avait favorisé la *prima gloria / di Iosüe in su la Terra Santa* (w. 124-125) : « la première prouesse / de Josué, sur cette Terre Sainte / qui touche peu la mémoire du pape ».² La raison de ce rapprochement assez inattendu entre l'évêque Foulque et Rahab touche directement à notre sujet. Selon le récit biblique bien connu, le rempart de la ville de Jéricho s'écroula sur lui-même

¹ Dante, *Œuvres complètes*, traduction et commentaire par A. Pézard, Paris, Gallimard 1965, p. 1437.

² *Ibid.*, p. 1437.

lorsque Josué fit sonner les trompes et son peuple poussa un cri de guerre terrible (*Josué* 6,20) ; d'une manière analogue, Pierre des Vaux-de-Cernay raconte dans son *Histoire albigeoise* (IV 226) que la résistance de la ville de Lavaur, attaquée en 1211 par les croisés de Simon de Montfort, céda de manière presque miraculeuse lorsque Foulque et d'autres prélats qui étaient présents au siège, groupés avec le reste du clergé, entonnèrent le *Veni Sancte Spiritus* : « À ce spectacle - poursuit l'historien - les ennemis furent tellement stupéfaits, Dieu aidant, qu'ils perdirent presque entièrement la force de résister. Ils avouèrent plus tard qu'ils avaient été plus terrifiés par les chanteurs que par les combattants, par ceux qui psalmodiaient que par ceux qui les attaquaient ».³ Dante connaissait certainement cette anecdote. Et le rapprochement qu'il suggère ainsi entre la conquête de Lavaur par les croisés de Simon de Montfort et celle de Jéricho par Josué indique qu'il entend bien mettre sur le même plan les hérétiques et les infidèles, la Croisade contre les albigeois et la Croisade en Terre Sainte pour libérer Jérusalem. Foulque représente pour Dante une véritable incarnation de ce christianisme militant qui aurait dû réaliser sur terre le triomphe spirituel de l'Église. En ce sens, il annonce l'apparition - un peu plus loin, au chant XII - de saint Dominique, dont la figure et l'œuvre sont exaltées dans le poème par un franciscain, saint Bonaventure : Dominique, l'un des deux « champions » de la milice du Christ *ch'era in forse* (l'autre, bien entendu, est saint François), fut justement celui qui *lutta contro al mondo errante* (v. 94 : « contre les errants de ce bas monde »),⁴ celui qui extirpa par la seule force de sa parole *li sterpi eretici* (v. 100 : « les halliers de l'hérésie »)⁵ et gagna ainsi sa bataille pour la défense de la Sainte Église. Il peut paraître paradoxal que Dante mette dans la bouche de Foulque la violente attaque contre l'avidité du pape par laquelle se conclut le chant IX du *Paradis*, ainsi que la prophétie de la prochaine libération du Vatican de l'adultère que le vicaire du Christ commet en trahissant son épouse, l'Église, pour l'argent (w. 140-142). Mais il ne faut pas oublier que Foulque est un poète ; et en tant qu'il a abandonné - et pour ainsi dire sublimé - le chant amoureux de sa jeunesse pour se tourner vers l'amour de Dieu, il est aussi une projection idéale de Dante lui-même, qui a dépassé sa passion terrestre pour Béatrice - chantée dans la *Vita nuova* - et l'a désormais élue comme guide vers Dieu⁶ C'est bien la voix prophétique de Dante que l'on entend dans les propos de Foulque ; il est d'ailleurs significatif que les maux de l'Église soient ici attribués à l'influence néfaste de Florence, « rejeton » de Lucifer lui-même, la cité qui porte et répand *il maladetto fiore* - la « fleur maudite »,⁷ le florin - responsable de la corruption des fidèles.

On ne saurait pas imaginer une représentation de l'évêque de Toulouse plus éloignée de celle qu'en donne l'auteur anonyme de la deuxième partie de la *Chanson de la Croisade*

³ Pierre des Vaux-de-Cernay, *Histoire albigeoise*, nouvelle traduction par P. Guébin et H. Maison-neuve, Paris, Vrin 1951, p. 94.

⁴ Dante, *Œuvres complètes* cit, p. 1465.

⁵ *Ibid.*, p. 1466.

⁶ Voir sur ce point, et en général sur tout le chant, F. Suitner, Folchetto di Marsiglia in Dante e negli antichi commentari alla « Commedia », dans *id.*, *Dante, Petrarca e altra poesia antica*, Fiesole, Cadmo 2005, pp. 47-75.

⁷ *Ibid.*, p. 1437

*albigeoise*⁸ auteur que Saverio Guida vient d'identifier par de solides arguments avec un autre provençal, le troubadour Gui de Cavaillon. Avant d'aborder la *Chanson*, il convient de rappeler les données essentielles de la vie de Foulque ou Folquet de Marseille.⁹ Fils de ser Anfos, un riche marchand de Gênes, Foulque (*Folc, Folco, Folquet* en provençal ; *Fulco, Fulchetus* en latin) naît vraisemblablement à Marseille vers 1160. Il s'introduit bientôt dans l'entourage du vicomte de Marseille, Raimond Geoffroi Barral, et est en rapport avec d'autres seigneurs de l'époque, parmi lesquels Guillaume VIII de Montpellier, le comte de Provence Raimon Bérenger et le roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion. Entre 1179 et 1195 il se consacre à l'activité poétique : il reste de lui 23 pièces, pour la plupart des poèmes d'amour. Les textes les plus tardifs montrent cependant un changement d'inspiration, qui serait dû selon la *Vida* ancienne à la mort de Barral (1292) et de son épouse, qu'il avait chantée dans ses poèmes. Il blâme ainsi la *fin'amor*, pour se consacrer désormais à la poésie religieuse : on conserve de lui, notamment, deux ferventes chansons de Croisade et une magnifique *aube religieuse* (d'attribution pourtant douteuse). Vers 1195 il abandonne le siècle avec sa femme et ses fils pour devenir moine cistercien à l'abbaye du Thoronet, qui était à ce temps encore en construction ; après 1199 il est élu abbé. Il garde cette charge jusqu'à 1205, date à laquelle il devient évêque de Toulouse en succédant à Raimond de Rabastens. La situation économique de l'évêché était alors misérable : lorsque Foulque prend possession du siège, il ne trouve qu'un revenu de 96 sous et doit faire face à la pression des créanciers. La situation spirituelle n'était pas moins lamentable du point de vue de l'autorité ecclésiastique : l'hérésie prospérait dans toute la région, tolérée et souvent protégée par les seigneurs féodaux et par la bourgeoisie marchande de Toulouse. L'activité pastorale du nouvel évêque est consacrée dès le début à la prédication, qu'il pratique bientôt en liaison étroite avec Dominique de Caleruega et son compagnon Diègue d'Acébès. Le rapport avec saint Dominique marque toute la carrière épiscopale de Foulque,¹⁰ qui l'avait autorisé dès 1206 à fonder le couvent de Prouille, premier établissement de ce qui deviendra une dizaine d'années plus tard (1217) l'*Ordo Praedicatorum* : en 1215, d'ailleurs, Foulque avait déjà institué officiellement Dominique et ses compagnons comme prédicateurs dans son évêché et avait ensuite accompagné le futur saint à Rome pour participer au IV^e Concile de Latran et demander au pape la confirmation du nouvel Ordre. Le rôle de Foulque dans le développement de la prédication dans son vaste diocèse et notamment dans la création de l'Ordre Dominicain est en effet capital. Mais bientôt les choses changent et à partir de 1209, avec le déclenchement de la Croisade, la parole est aux armes. Sans abandonner la prédication - qui est au contraire intensifiée - Foulque participe activement aux vicissitudes de la guerre, malgré la position difficile où sa charge d'évêque de Toulouse le met vis-à-vis du comte

⁸ Le texte est cité selon l'édition de Eugène Martin-Chabot, *La Chanson de la Croisade albigeoise*, éditée et traduite par E. Martin-Chabot, 3 voll., Paris, Les Belles Lettres 1931-1961.

⁹ Pour la biographie de Folquet de Marseille, voir notamment N. Zingarelli, *La personalità storica di Folchetto di Marsiglia nella « Commedia » di Dante*, Bologna, Zanichelli 1899 ; S. Stronski, *Le troubadour Folquet de Marseille*, Cracovie 1910 ; P. Cabau, *Foulque, marchand et troubadour de Marseille, moine et abbé du Thoronet, évêque de Toulouse* (v. 1155/1160-25. 12. 1231), dans *Cahiers de Fanjoux*, XXI, 1986, Toulouse, Privat pp. 151-179 ; *Le poesie di Folchetto di Marsiglia*, edizione critica a cura di P. Squillacioti, Pisa, Pacini 1999, *Studio introduttivo*, pp. 63-87.

¹⁰ Sur ce rapport, voir H. vicair, *Histoire de saint Dominique*, 2 vol. Paris, Cerf 1982, et M. Roquebert, *Saint Dominique. La légende noire*, Paris, Perrin 2003, notamment pp. 142-144, 191-198, 206-218, 295-300.

Raimond et de ses concitoyens. Il assiste ainsi aux sièges de Minerve et de Lavaur (qui se terminent par de grands bûchers d'hérétiques), au premier siège de Toulouse en 1211, à la bataille de Muret (où il bénit les croisés avant le combat), et ensuite aux sièges de Beaucaire, de Toulouse en 1217-1218 (où est tué Simon de Montfort, dont il fait l'éloge au Château Narbonnais), de Labécède-Lauragais en 1227 (où il sauve la vie aux femmes et aux enfants de la ville après sa capitulation). Sa prise de position résolue en faveur de la Croisade et la création d'une « confrérie blanche » pour soutenir la lutte contre l'hérésie sont à l'origine d'une crise de plus en plus profonde, qui oblige Foulque à de longues périodes d'exil entre 1211 et 1214 et entre 1217 et 1230; pendant ces absences de Toulouse il prend part à de nombreux conciles (Montpellier, Latran, Sens, Bourges, Toulouse, Orange), prêche la Croisade en France du Nord et ailleurs, accomplit des missions religieuses et politiques, s'occupe du renforcement de l'Ordre Dominicain et de l'assainissement financier de son diocèse. Mais en même temps il joue aussi un rôle de médiateur entre Simon de Montfort et la population de Toulouse. À maintes reprises (1210, 1214, 1229), il réconcilie les toulousains après les interdits ou les excommunications qui les avaient frappés et essaie de leur faire obtenir des conditions supportables après des défaites ou en des situations très délicates, comme après leur révolte contre Simon de Montfort en 1216 où à l'occasion d'un complot pour libérer Raimond VII en 1228. En 1229, il participe aux négociations de Meaux et à la ratification de la paix à Paris. Rentré à Toulouse en 1230, où il fonde l'Université, il y meurt le jour de Noël de 1231 et est enseveli dans l'abbaye cistercienne de Grandselve.

Si la personnalité et l'activité de Foulque de Marseille sont très complexes et difficiles à renfermer en quelques formules, sa stature intellectuelle et son importance historique sont indiscutables. Il fut d'abord l'un des troubadours les plus subtils et les plus originaux du point de vue stylistique, et fut largement imité par les poètes de son temps, notamment en Italie. Son rôle essentiel dans la création et la consolidation de l'Ordre Dominicain a déjà été souligné. Dans cette promotion d'une activité de prédication qui soutenait et continuait officiellement celle de l'évêque, comme le fait remarquer Patrice Cabau, il « devança et inspira par les décisions que lui commandait son expérience les prescriptions conciliaires et pontificales »,¹¹ jusqu'aux résolutions du IV^e Concile de Latran ; et si Dominique opéra de nombreuses conversions et réconciliations, les sources en attribuent au moins autant à Foulques. Certes, il fut directement et lourdement impliqué dans les violences commises par les croisés dans le Midi de la France. Mais on peut se demander, avec Michel Roquebert, « si ce ne sont pas pour une large part les événements qui l'ont littéralement jeté dans les bras de la croisade ».¹² Lorsqu'il assumait la charge d'évêque de Toulouse il avait certainement de tout autres projets: « En des temps aussi troublés - observe Roquebert - l'évêque de Toulouse était forcément un personnage très exposé, pris en tenaille entre les devoirs d'une charge qui faisait de lui le garant de l'orthodoxie, et une population frondeuse, prompte à se rebeller contre l'Église et la foi

¹¹ P. Cabau, *Foulque*, cit., p. 163.

¹² M. Roquebert, *Saint Dominique*, cit., p. 142.

romaines ». ¹³ Il ne faut pas non plus oublier que, dans plusieurs occasions, Foulque essaya de jouer le rôle de médiateur entre les croisés et les populations attaquées, de protéger ses concitoyens, de sauver la vie aux vaincus. Il faudrait donc porter sur lui un jugement plus nuancé et plus équilibré que celui qui a été généralement retenu par les historiens.

La deuxième partie de la *Chanson de la Croisade albigeoise*, on le sait, est le poème de Toulouse et de *Paratge*, farouchement contraire à la Croisade et à son chef, Simon de Montfort. Or Foulque y est décrit comme un personnage encore plus perfide et diabolique que Simon lui-même ; dans l'épisode consacré aux débats du concile de Latran, le comte de Foix, qui exprime ici de toute évidence les sentiments du poète, termine sa riposte à l'évêque de Toulouse en le qualifiant - avec des accents qui rappellent Guilhem Figueira - de véritable Antéchrist (145, 71-73) :

« Per la fe qu'ieu vos deg, als sieus faitz e als ditz

Ez a la captenensa, sembla mielhs Antecriz

Que messatges de Roma! »

La complicité criminelle de Foulque avec les croisés et, en particulier, son rapport privilégié avec Simon de Montfort sont soulignés d'un bout à l'autre du poème. Avant la bataille de Muret, il bénit les chevaliers français (139, 55) ; au retour de Simon à Toulouse après la défaite de Beaucaire, il invite les toulousains à l'accueillir dans la ville en leur assurant qu'ils ne perdront pas leurs possessions en ce monde, et en leur promettant la gloire dans l'autre (172, 27-36) ; il s'accorde alors secrètement avec Simon (« *lo coms e l'avesques an cosselh celador* ») pour les tromper (175, 3) et, une fois qu'ils sont tombés dans le piège, ils les lui livrent comme otages au cours d'une réunion avec ses barons (175, 60-63 et 176, 1-5) ; c'est lui qui donne ensuite à Simon des conseils sur la manière de soumettre les toulousains, de détruire les fortifications de la ville et de s'emparer de leurs biens, et lui suggère notamment de leur imposer une contribution annuelle de trente mille marcs (176, 74-88 et 179, 48-56) ; pendant le deuxième siège de Toulouse en 1217, il conseille à Simon de couper aux assiégés la route du côté de la Garonne - ce à quoi il n'avait pas songé - pour leur empêcher de recevoir des secours de la Gascogne (189, 116-123) ; un peu plus tard, face à la résistance de la ville, il reconforte Simon - très découragé - en lui annonçant que de nouveaux croisés et des mercenaires arriveront bientôt grâce aux prêches du légat papal, le cardinal Bertrand (192, 41-53) ; le 25 juin de l'année suivante, il reçoit *ab ira* (« plein de tristesse ») le corps de Simon, tué par une pierre sous les murs de Toulouse, et le lendemain il prononce son éloge funèbre (205, 143 et 206, 33-41). Ce dernier épisode est particulièrement révélateur. Tout le monde se souvient du passage où l'Anonyme commente sarcastiquement l'épithète de Simon de Montfort dans l'église Saint-Nazaire de Carcassonne (208, 1-16) ; or cette inscription funéraire, qui a tellement rempli d'indignation le poète (« *E ditz e l'epictafi, cel qui-I sab ben legir, / Qu'el es sans ez es martirs e que deu resperir / E dins el gaug mirable heretar e florir / E portar la corona e el regne sezir* »),

¹³ Ibid., p. 142.

correspond parfois à la lettre aux mots prononcés par Foulque (206, 34-41) devant le corps du chef de la Croisade (j'ai souligné les expressions similaires dans les deux passages)

« *E-l segner Apostolis, que l'amec e-l legic,
 Metra-l el concistori on sant Paul sebelic;
 E fassa-l cors santisme, car la Gleisa obezic,
 Car el es sans e martirs e d'aitant l'escondic
 Quez anc coms en est segle mens de lui non falhic;
 Que pus Dieus pres martiri ni en croz s'aramic,
 Major mort de la sua no volc ni cossentic;
 Ni El ni santa Gleiza no ac milhor amic ».*

Il est donc manifeste que l'Anonyme attribue le texte de l'épithaphe à Foulque lui-même; et puisque l'amère invective de la laisse 206 est l'une de ses rares interventions directes au cours du récit - et la plus étendue et enflammée - on peut en conclure qu'il reconnaît dans celui qu'il appelle *l'avesques felo* son ennemi irréductible, le représentant d'une attitude opposée à toutes ses idées, ses sentiments, ses espoirs. Ce jugement très négatif porté sur Foulque est pratiquement isolé dans toute la littérature médiévale ; et il apparaît d'autant plus significatif que, non seulement un partisan fanatique de la Croisade tel que Pierre des Vaux-de-Cernay, qui l'exalte comme un véritable saint, mais même des auteurs beaucoup plus équilibrés comme Guillaume de Tudèle, auteur de la première partie de la *Chanson de la Croisade albigeoise*, et Guillaume de Puylaurens le tiennent en grande estime : l'un affirme (46, 2) *que degus de bontat ab el no s'aparelha* (« il n'a pas son pareil en mérite »); l'autre, qui mentionne dans sa *Chronique* plusieurs entretiens avec lui et fait l'éloge de son infatigable activité pour « ressusciter - écrit-il - un évêché mort », raconte qu'après son élection le légat papal Pierre de Castelnau - qui le connaissait bien – « rendit grâce à Dieu en élevant les mains au ciel, de ce qu'il eût pourvu l'Église de Toulouse d'une telle personne » (ch. VII).¹⁴

Cette opposition idéologique avec Foulque atteint son apogée dans le duel oratoire entre lui et le comte Raimon-Roger de Foix au cours du concile de Latran ; ce duel en constitue en effet une sorte de puissante théâtralisation, car si Foulque - comme l'affirme l'archevêque d'York - est le *razonaire*, c'est-à-dire le « porte-parole », de Simon de Montfort (150, 8), Raimon-Roger est manifestement celui de l'auteur lui-même. La première intervention du comte est un plaidoyer passionné au pape, où il proteste de son orthodoxie et de sa loyauté ainsi que de celles du comte de Toulouse et de son fils : malgré cela, dit-il, leurs territoires ont été envahis et dévastés par Simon de Montfort, qui les a livrés *a mort e a turment* (144, 27). Il évoque enfin, en des vers magnifiques, la condition de son propre comté (144, 33-42) :

¹⁴ Guillaume de Puylaurens, *Chronique 1145-1275 (Chronica Magistri Guillelmi de Podio Laurentii)*, texte traduit, présenté et annoté par J. Duvernoy, Toulouse, *Le Pérégrinateur* 1996, p. 51.

« *Ez ieu meteis, ric senher, per lo tieu mandament,
 Rendè-l castel de Foih ab lo ric bastiment.
 E-l castel es tant fortz qu'el mezeis se defent,
 Ez avia i pa e vi pro e carn e froment,
 Ez aiga clara e dousa, jos la rocha pendent,
 E ma gentil companha e mot clar garniment;
 E no-l temia perdre per nulh afortiment.
 E sap o-l cardenals, si m'en vol far guirent.
 Si cum eu lo lhiurei qui aital no-l me rent
 Ja nulhs om no-s deu creire e nulh bel covenant ! »*

La réplique de l'évêque de Toulouse s'articule autour de deux griefs majeurs. Le premier est l'implication directe du comte dans l'hérésie ; parmi les accusations que Foulque porte contre lui figurent notamment celles d'avoir fortifié le pic de Montségur et d'avoir une sœur qui est devenue « parfaite » cathare (145, 6-15) :

« *Senhors, » so ditz l'avesques, « tug auzetz que-I coms ditz
 Qu'el s'es de la eretgia delhiuratz e partiz;
 Eu dic que sa terra fo la mager razitz;
 E el les a amatz e volgutz e grazitz,
 E totz lo seus comtatz n'era ples e farsitz ;
 E-l pog de Montségur fo per aital bastitz
 Qu'el les pogues defendre, e-ls hi a cossentitz.
 E sa sor fo eretja, cant moric sos maritz,
 Es estec poih a Pamias plus de tres ans complitz;
 Ab sa mala doctrina n'i a mans convertitz ».*

L'autre grief concerne l'embuscade de Montgey, pendant le siège de Lavaur (1211), où le comte - affirme-t-il - avait massacré ou mutilé tant de « pèlerins de Dieu » qui venaient poursuivre les hérétiques. Et dans la conclusion de son discours il énonce une idée qui est pour le poète tout à fait inacceptable : il serait légitime de déposséder les seigneurs méridionaux de leurs terres sans faire la distinction entre catholiques et hérétiques (145, 24-25) : « *E cel que los a mortz ni brizatz ni cruichitz / Ja no deu tenir terra, c'aitals es sos merit!* ». Après une courte intervention d'Arnaud de Villemure - qui affirme que s'il avait su que ce grief serait mis en avant, il y en aurait encore plus sans yeux et sans nez - c'est justement sur ce dernier point que porte la riposte ferme et bien argumentée du comte de Foix. Il commence par déclarer que si on le jugera selon l'équité, il sera absous, et qu'il n'avait jamais aimé des hérétiques, *ni crezens ni vestitz* (145, 36). Il s'était même fait accepter comme *donat*, c'est-à-dire comme oblat, à l'abbaye

de Boulbonne ; quant au pog de Montségur, il n'en avait jamais été le propriétaire. Si sa sœur - affirme-t-il - était devenue hérétique, il ne devait certes pas être ruiné à cause de ses péchés ; en tout cas, elle avait le droit de rester dans le pays, car son père avait assuré l'hospitalité à ses enfants qui se trouveraient sans ressources. Il poursuit en jurant qu'il n'avait jamais attaqué de *bos peregris* engagés dans un saint voyage ; mais il avait massacré sans pitié « *aquels raubadors, fals trachors, fe-mentiz / Que portavan las crotz* » (145, 54-55) et qui étaient venus le ruiner. La dernière partie de son intervention est consacrée à Foulque lui-même : c'est un passage très important du point de vue biographique, car il s'agit du premier témoignage concernant la carrière ecclésiastique du troubadour Folquet. Mais c'est surtout le sombre portrait d'un homme présenté comme un poète débauché et un parasite des cours, un mauvais abbé et un pire évêque, coupable de la mort physique et spirituelle de plus de cinq cent mille personnes (145, 60-73) :

*« E dic vos del avesque, que tant n'es afortiz
 Qu'en la sua semblansa es Dieus e nos trazitz,
 Que ab cansos messongeiras e ab motz coladitz,
 Dont totz hom es perdutoz qui-ls canta ni los ditz,
 Ez ab sos reprobis afillatz e forbitz,
 Ez ab los nostres dos, don fo enjotglaritz,
 Ez ab mala doctrina es tant fort enriquitz
 C'om non auza ren dire a so qu'el contraditz.
 Pero cant el fo abas ni monges revestitz,
 En la sua abadia fo si-l lums escurzitz
 Qu'anc no i ac ben i pauza, tro qu'el ne to ichitz.
 E cant fo de Tholosa avesques elegitz,
 Per trastota la terra es tals focs expanditz
 Que jamais per nulha aiga no sira escantitz:
 Que plus de cinq cent melia, que de grans que petit,
 l fe perdre las vidas e-ls cors e-ls esperitz ».*

Et il conclut par l'affirmation déjà citée :

*« Per la fe qu'ieu vos deg, als seus faitz e als ditz
 Ez a la captenensa, sembla mielhs Antecritz
 Que messatges de Roma! »*

On peut remarquer l'opposition poétique que le comte établit, à distance, entre le *focs*, l'incendie propagé dans tout le pays par Foulque, et *l'aiga clara e doussa* qu'il avait évoquée dans sa précédente intervention. Mais un trait qui revient caractérise surtout le portrait de

l'évêque de Toulouse : c'est sa fausseté, sa traîtrise. On sait que dans la deuxième partie de la *Chanson* le conflit entre les seigneurs occitans et les croisés de Simon de Montfort est parfois présenté par l'auteur comme un combat d'abstractions, une sorte de psychomachie où les allégories du Mal s'opposent à celles du Bien : du côté de Simon se rangent ainsi *Desmesura, Orgolh, Engans, Traisio, Falhímens*, tandis que *Paratge, Pretz, Dreitura, Merces, Razo, Leialtatz* combattent pour le comte de Toulouse et ses alliés. L'opposition fondamentale est bien celle entre Fausseté et Droiture, comme le déclare le poète avant de raconter le siège de Beaucaire (159, 77-78 e 160, 1-4) :

Car Engans e Dreitura se son faitz cabalers

De tota aquesta guerra.

De tota aquesta Guerra es parvens e semblans

Que Dieus renda la terra als seus fizels amans;

Car Orgulhs e Dreitura, Lialtatz e Engans

Son vengut a la soma [...].

Or, si dans le champ des croisés Simon incarne l'Orgueil, c'est Foulque qui y représente par excellence la Fausseté. On entrevoit ici un modèle littéraire qui est évoqué explicitement dans un autre passage du poème. Vers la fin du deuxième siège de Toulouse en 1218, un sage et preux chevalier français, Robert de Picquigny, répondant à des reproches que Foulque lui-même avait faits à Simon de Montfort, affirme que la nature des Français est de faire tout d'abord des conquêtes ; mais à cause de leur orgueil - explique-t-il - ils perdent ensuite ce qu'ils ont gagné, car ils ne sont pas de *bos terriers*, de bons seigneurs terriens. Et il ajoute (192, 74-75) : « E per l'orgolh de Fransa e pels faitz menudiers / Foron mort en Espanha Rotlans e Oliviers ». Certes, le rôle de Foulque auprès de Simon correspond au rôle que joue l'évêque Turpin à l'égard de Charlemagne dans la *Chanson de Roland*: celui de guide spirituel et de conseiller; mais c'est un Turpin doublé d'un Ganelon, car la méthode qu'il suit dans toutes ses initiatives est celle de la tromperie et de la trahison. C'est ce qui apparaît tout au long de l'autre grand épisode dont il est le protagoniste dans la *Chanson* : celle des négociations avec les toulousains après leur soulèvement au retour de Simon de Montfort à Toulouse en septembre 1216. D'abord, il bénit ses concitoyens et leur demande d'accueillir le comte, en leur assurant qu'ils pourront garder tous leurs biens (172, 27-36). Plus tard, après leur soulèvement et l'incendie mis à la ville par les Français, il s'évertue toute la nuit à les convaincre par la ruse : « La noit fè los mesatges e anar e venir / Per mostrar e retraire e dire e somonir / Lo sen e la semblansa don cuidero guerir » (173, 61-63). Il les convoque alors à une assemblée à Villeneuve, où l'abbé de Saint-Sernin leur rapporte - en bonne foi selon l'auteur de la *Chanson* - que l'évêque a pris leur défense devant Simon à tel point que celui-ci s'en est courroucé; il ajoute que Foulque leur demande de se rendre à la merci du comte en leur assurant de nouveau - au nom de Dieu et du pape - qu'ils ne perdront ni leur vie, ni leurs biens, ni leurs terres (174, 20-30). Mais le poète nous annonce déjà que c'est un piège tendu par l'évêque et que *Pretz et Paratge* sont en danger mortel (175, 1-4) :

Si Dieus no lor ajuda e del tot no-ls socor,

*El son vengut al bres e al loc perdedor,
Car lo coms e l'avesques an cosselh celador
E que Pretz e Paratges i perdra sa valor.*

Le discours que l'évêque tient le lendemain matin, du haut d'un mirador, d'une échauguette construite sur le rempart de la Cité, est le chef-d'œuvre de sa fourberie et de sa fausseté. L'Anonyme adopte ici le ton sarcastique des sirventès de Peire Cardenal contre l'hypocrisie des clercs. Foulque se présente d'abord à ses concitoyens comme le bon pasteur qui ne se soucie que du bien de ses ouailles et les préserve du loup ; il ne s'arrête même pas devant la déclaration solennelle qu'il acceptera que des bêtes féroces et des vautours lui dévorent toute sa chair et son sang au cas où les toulousains seraient maltraités par le comte de Montfort (175, 25-38):

*Que si una-n perdia ni la gitava por,
Cant ieu redes lo comte al sant comandador,
Denan lui no auria tant bo razonador
Que no la-m fes sercar e no sabria or.
E cel que brandis l'albre ni-n fa perdre la flor
Ja l'an no culhira fruit de bona sabor;
E donc s'ieu vos perdia ni-us gitava en error
Perdria-l fruit e l'albre e la digna labor;
E Jhesu Crist tendria-m per fals galiador.
Tota la carn e-l sanc, la forsa e la vigor
Voldria que-m manjesso bestias e voltor,
Que vos de re no fossatz forsat ni pecador
E qu'ieu vos pogues metre en la gran resplendor
On estan li apostol e li sant confessor.*

Après avoir répété, avec des mots grandiloquents et mielleux, son exhortation à se soumettre à Simon de Montfort, il ose même prendre à témoins « Dieu [...] / E la verges Maria e-l cors sent Salvador / E trastotas mas ordes e l'abat e-l prior » (175, 54-56) que c'est un bon conseil celui qu'il donne à ses concitoyens; il leur promet aussi que s'ils recevront des torts, ils auront Dieu et lui-même pour défenseurs. Mais dès qu'il a obtenu l'accord des chevaliers et des bourgeois présents à l'assemblée, il accomplit sa trahison en les livrant tout de suite comme otages au comte et en suggérant à celui-ci d'en prendre d'autres parmi les habitants de la ville. Un peu plus tard, il avoue sa tromperie devant Simon : « Eu los prezi a merce per raison que-ls sobtetz », et lui donne d'autres conseils sur les moyens de se rendre maître des toulousains (176, 74-88). C'est alors que la ville est démantelée et un grand nombre d'habitants sont expulsés. Dans le conseil secret tenu à cette occasion (179, 14-15 : « L'ivesques e-l preboire e-ls baros e-ls parens / Ins en la tor antiqua parlan celadamens »), Simon reconnaît que, sans l'évêque

qui avait ainsi abusé la population, il aurait certainement perdu la bataille et aurait été couvert de honte (179, 20-23 : « Que si no fos l'avesques, qu'es subtils e sabens, / Que los a decebutz ab ditz e ab covens / Trastota ma mainada era morta e perdens / E ma persona aunida e ma valor niens »).

On peut se demander, en conclusion, pour quelle raison Foulque est présenté dans la deuxième partie de la *Chanson* comme le personnage le plus pervers, plus acharné contre Toulouse que Simon de Montfort lui-même, qui apparaît parfois découragé et prêt à se retirer de la ville. Les accusations que lui porte le poète anonyme ne concernent pas simplement son ralliement au champ des croisés, son rapport avec Simon, sa haine pour le comte Raimond VI : le crime le plus grave dont il l'accuse est sans aucun doute le fait qu'il insiste en toute occasion - parfois même contre l'opinion des croisés - sur la nécessité de détruire la ville de Toulouse, *destruire Toloza*. On peut réunir à ce propos un dossier abondant de citations. Dès sa première apparition dans le poème, à la bataille du Muret, il décide en secret- cette fois en accord avec les vainqueurs et le légat du pape - de livrer la ville au pillage et au feu (141, 30-33) :

E-l filhs del rei de Fransa, qu'es de mal cossentens,

-N Simos e-l cardenals e-n Folcs mescladamens

An dig en lor secret c'an lo barrejamens

Per trastota la vila, e poig lo focs ardens.

Cet incendie lui sera reproché, comme on l'a vu, par le comte de Foix dans son intervention au concile de Latran (145, 71-75). Après avoir trompé les toulousains en 1216, il conseille à Simon de démolir toutes les fortifications de la ville, de confisquer les équipements et les armes, de disperser les otages dans toutes ses terres (176, 79-82) :

« Trastotas las clausuras e-ls plancatz desfaretz

E-ls garnimens e-ls armas en apres lor prendetz

E qui les rescondia, que de mort l'encolpetz;

E per la vostras terras los ostages partretz ».

C'est ce qui va se passer effectivement une fois accomplie la trahison. Plus tard, pendant le deuxième siège de Toulouse (1218), il est encore plus explicite : pour reconforter Simon de Montfort, qui lui avait manifesté toutes ses inquiétudes devant la résistance du comte Raimond et des toulousains, il lui assure qu'à l'arrivée des renforts attendus la ville sera entièrement détruite et tous ses habitants passeront au fil de l'épée. Et il conclut avec cynisme que la paix sera ainsi faite dans tout le pays (192, 50-53) :

« E cant vindra-l terminis, que passara geniens,

Vos veiratz tans venir crozatz e mainaders,

Per trastotas partidas, a cens e a milhers,

Que, si era Toloza tant alta co-l cloquiers,

*No i remanria clausura ni murs ni traversers
 Que no sia partida o brizada a cartiers;
 E-ls homes e las femnas e los efans laitiers
 Iran tuit a l'espaza, si no son e-ls mostiers ;
 E pois per totz terminis sira faitz l'acorders ».*

À cette occasion, c'est un croisé, Robert de Picquigny, qui s'oppose à son projet et prend la défense de Toulouse. Il affirme que c'est parce que ses habitants ont beaucoup souffert qu'ils recouvrent maintenant leurs terres ; au contraire, ajoute-t-il, quiconque spolie et massacre les possesseurs légitimes de fiefs doit subir l'incendie et la haine (192, 87-93) ;

*« E car sufri Tholosa mans mortals enugers,
 Ges non es meravilha s'es faitz lo recobriers.
 E car ne fe senhors garsos e pautoniers,
 A nos totz e al comte n'er donatz tals loguiers
 Que totz nostres linatges pecaran e-ls semdiars ;
 Car ce qui tol e dampna e auçi-ls domenjers
 Deu portar foc e ira e sufrir-estremiers [...]».*

Plus loin, envoyé à Paris pour demander secours au roi de France, Foulque assure que, lorsque de nouveaux croisés arriveront en grand nombre, l'occupation du territoire sera si étendue qu'il ne restera plus un seul moulin dans la Garonne (194, 45-53) ;

*« Eu-os amenarei tans crozatz e pelegris,
 Que portaran l'aver e-ls marcs e-ls esterlis,
 Alemans e Frances, Bretos e Peitavis,
 Normans e Campanes, Flamencs e Angevis;
 E aura n'i tans d'autres, de rics e de frairis,
 E, per aiga e per terra, er ta magns lo setis
 Que ja dins en Garona no romandra molis;
 E ja no no-ns partrem tro totz los aiam pris
 Ez er nostra la vila e totz l'autre país ».*

Enfin, chargé après la mort de Simon de Montfort d'une nouvelle ambassade auprès du roi de France, il invite les croisés avec une sorte d'orgueil luciférien à se substituer à Dieu même : puisque Dieu a laissé mourir un de ses dignes fils, Simon, et se désintéresse de leur cause, qu'ils s'en occupent eux-mêmes, pour éviter que les toulousains peuvent leur échapper, « ni en cel ni en terra escapar ni fugir » (208, 74). C'est ainsi que l'évêque Foulque sort de la scène. En manifestant jusqu'au bout sa haine mortelle, il frappe ce qu'il y a de plus sacré pour

le poète anonyme: la ville et les habitants de Toulouse. Or Toulouse est toujours, dans la deuxième partie de la *Chanson*, le synonyme de *Paratge*. Lorsque la ville est détruite et pillée en 1216, à la suite de la trahison perpétrée par Foulque, le commentaire du poète est éloquent: « Car Toloza e Paratges so e ma de trachors » (178, 59): « C'est que Toulouse et Parage sont aux mains de traîtres ». Et c'est aussi une poétique qui est ici en jeu : Foulque, l'ancien troubadour auteur de *cansos messongeíras*, le représentant d'une parole fausse, trompeuse et même blasphématoire, est l'antithèse parfaite de l'Anonyme, le porte-parole de *Droitura*, le poète de *Paratge*.